

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 francs. Abonnement annuel: 72 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

Armoiries et logos

La politique vaudoise de fusions des communes a ravivé l'intérêt de la population pour les armoiries. C'est heureux. Pour lever quelques confusions possibles et détourner les créateurs de réalisations contraires à l'esprit de l'héraldique, nous voudrions attirer leur attention sur les différences de logique et d'esthétique qui séparent et quelquefois opposent les armoiries et les logos.

La première différence est qu'un blason – il y en a plus d'un million en Europe – se rattache à un code reconnu par tous. Parler de *coupé*, par exemple, de *bande*, de *lion* ou de *demi-vol*, c'est évoquer une image identique pour tout le monde. Inversement, toute *partition*, toute *pièce*, tout *meuble* correspond à un terme précis. Toute armoirie peut se lire, se *blasonner* avec précision, et un *blasonnement* convenablement énoncé permet de redessiner l'écu avec certitude.

Bien entendu, il peut y avoir des problèmes d'interprétation et de nomenclature. Certains éléments comme le diapré qui orne des surfaces importantes sont laissés à la libre décision du peintre. Faut-il vraiment qualifier le chat des armoiries de Vaugondry de *hérissonné*? Contrairement à Gheusi, puriste dur d'entre les durs, qui rejette le terme avec vigueur, Galbreath l'accepte sans états d'âme. Le même affirme dans son manuel irremplaçable que la notion d'armoiries à *enquerre* (la formule s'utilise à propos d'armoiries qui contreviennent à une règle pour un motif dont il convient de *s'enquérir*) est une distinction «oiseuse». Mais ce sont là des problèmes qui se posent à la périphérie de n'importe quelle langue.

Le logo, lui, n'est qu'une image. Il ne renvoie pas à un texte et aucun texte ne renvoie à lui. On peut bien le décrire, plus ou moins précisément, mais on ne le blasonne jamais. Il n'a pas besoin de se soumettre aux exigences d'un langage commun. Au contraire même, son rôle est d'exprimer l'originalité de l'entreprise qu'il représente, ce qui induit le graphiste à s'affranchir du déjà vu et du déjà fait. Le logo se contente d'être significatif et plaisant à voir. Représentatif de la modernité, il est individualiste et vaut par sa nouveauté.

Au contraire, la plupart des armoiries communales se rattachent au passé. Ce peut être à une famille dont une commune *relève* tout ou partie des armoiries, ou les brise par une modification secondaire. Ainsi des armoiries *d'argent semé de billettes de sable au lion du même, lampassé de gueules* des Gings (Bogis-Bossey, Lussery-Villars, Chevilly), du *palé d'argent et d'azur* de Grandson (Ursins, Mathod, Mauborget, Grandcour, Champvent) et du *fascé d'azur et d'argent* des Quisard (Vinzell, Borex, Annex-sur-Nyon). On retrouve les deux *colonnes d'argent* du Grand-Saint-Bernard dans plusieurs communes (Pizy, Montpreveyres) et les émaux *d'argent et de gueules* du Chapitre de

Lausanne dans de nombreuses autres, notamment broyardes. Un blason peut aussi se référer à un haut fait, comme la lutte du pasteur Martin contre la dime sur la pomme de terre que les Bernois entendaient prélever et que les armoiries de Mézières sauvent à jamais (sous réserve de fusion) de l'oubli, ou à un original comme Daniel Moginié, paysan et voyageur du XVIII^e siècle, dont le *lion persan* de Chesalles-sur-Moudon évoque les aventures en Orient. Ce peut être, lors de la division d'une commune, le rappel sur les deux parties de la commune d'origine: quand Ferlens s'est séparé de Servion, cette dernière a *relevé* les armoiries attribuées à la famille des Servion. Ferlens les a reprises aussi, mais en remplaçant la *bande de gueules brochante* desdites armoiries par un *fer de lance*.

Alors que les logos sont quelque chose de sérieux, même celui de «La Vache qui rit» créé par Benjamin Rabier, il y a toujours une certaine distance en héraldique, parfois même un humour discret. Les *escargots affrontés au naturel et coquillés d'or* des armoiries de Marnand font rire dès qu'on imagine les effets effroyables d'une collision, qui menace depuis 1925, date approximative de leur création. Autre trouvaille spirituelle, l'*écrevisse de gueules* d'Onnens se trouve *amputée de sa pince à senestre*; on retrouve cette pince sur l'écu de Montagny-près-Yverdon. Rappelons aussi les armoiries parlantes, les *jumeaux* de Gimel, ou faussement parlantes comme les *matous* de Mathod et le *paon* (*Pfauen*) de Faoug, sans parler des à-peu-près et des jeux de mots, tel le *fer de lance* déjà mentionné de Ferlens.

La création et l'originalité sont possibles en héraldique, mais à l'intérieur du cadre matériel de l'écu et celui immatériel de l'usage. La nouveauté doit se plier aux règles héraldiques, y compris les règles, non détaillées en articles, de l'élégance et du bon goût. Ce sont les Archives cantonales vaudoises qui décident en dernier ressort de la conformité d'un projet d'armoiries communales. Les personnes compétentes sont pointilleuses à l'extrême, et il faut s'en féliciter. Dans un monde où toute tradition est suspecte et où toute nouveauté, même la plus blette, est considérée d'emblée comme meilleure que ce qu'elle prétend remplacer, on n'ose penser au chenil héraldique que seraient les armoiries communales sans ce contrôle. Les logos-armoiries de certaines régions nous en donnent une idée.

Les logos, comme les armoiries, doivent être immédiatement lisibles, ce qui demande un effort de simplification au créateur. La différence est que le peintre héraldiste simplifie par stylisation tandis que le graphiste simplifie par abstraction. Le premier conserve la chose, le deuxième conserve l'idée de la chose, dont il donne la représentation graphique la plus immatérielle et la plus

dépouillée possible. A quelques dixièmes de millimètres, un logo est parfait ou raté. Dans la stylisation héraldique, il subsiste une sorte de bonhomme illustrative, une marge de tolérance, tandis que le logo vise à la netteté absolue. Le *fayard arraché* de Fey est stylisé, mais c'est bel et bien un fayard. La stylisation, classique, des tilleuls de Genolier est si poussée qu'on a de la peine à reconnaître des tilleuls, mais ils conservent au moins une apparence organique. En revanche, l'écureuil des Caisses d'épargne françaises n'est plus un écureuil, mais une variation graphique sur le thème lointain de l'écureuil. Le premier conserve son caractère de végétal, le second n'est plus qu'un agencement de lignes et de courbes qui, à la limite, n'a pas besoin d'être reconnaissable.

On nous objectera que les trois *roses d'or* de Carrouge ne ressemblent pas vraiment à des roses ni les *fleurs de lys* de Prilly ou de St-Prex à des fleurs de lys. C'est vrai. Mais elles sont devenues des motifs décoratifs plutôt que des abstractions. Elles conservent le côté concret d'un dessin à la main qui gêne dans un logo.

L'esprit du logo est intellectuel, celui des armoiries est manuel. L'un est industriel et commercial, l'autre artisanal et institutionnel. On peut réaliser des logos magnifiques à partir de pièces usinées, d'écrans de télévision et de puces électroniques. En revanche, les armoiries ne supportent que les meubles artisanaux, *ciboire*, *anille*, *broyes*, *roue de moulin*, *herse de labour*, *échelle d'assaut*. La montre des armoiries de la fraction de commune de L'Orient est déjà à la limite du goût héraldique. Quant à la tôle ondulée, au béton ou au plastique...

Dans les débats pour la révision totale de la Constitution vaudoise, un constituant voulait renouveler la devise «Liberté et patrie» qui, contrairement aux bons usages héraldiques, se trouve sur le coupé d'argent des armoiries vaudoises. Il proposait «Liberté et solidarité», ajoutant ainsi la correction politique au solécisme héraldique. Cette idée, qui promettait de couler le tout, ne fut pas retenue en deuxième débat. Cela au moins nous fut épargné.

Le logo et le blason témoignent tous deux de la volonté de l'homme de résister au temps qui passe. Chacun sa manière: le premier sort du temps tandis que l'autre s'y plonge. Le logo est atemporel par l'extrême désincarnation des formes. Les armoiries résistent au temps en rattachant le présent à la permanence historique d'une famille, d'une nation, d'une commune. Mélange de rigueur et de fantaisie, de particularismes et d'affirmation communautaire, les armoiries sont essentiellement traditionnelles. Ce n'est pas pour rien que les révolutionnaires français se sont acharnés à les briser et à les brûler comme autant de signes d'un passé définitivement révolu.

Il ne vient à l'idée de personne de brûler les logos.

La République helvétique chercha elle aussi, mais sans grand résultat, à proscrire l'usage des armoiries. L'héraldique revint à la mode à la fin du XIX^e siècle, en même temps que l'étude des coutumes prenait de l'importance aux yeux des historiens. Dans le Canton de Vaud, les années vingt et le début des années trente furent une période d'intense production héraldique communale. C'est de cette époque que datent les armoiries de notre mouvement.

OLIVIER DELACRÉTAZ

Nom de famille: la sagesse l'emporte

Nous avons présenté dans ces colonnes (*La Nation* N° 1855 du 30 janvier 2009) un projet de réforme du nom de famille, ambitieux et égalitariste. En mars dernier, le Conseil national a heureusement renvoyé le paquet à sa Commission des affaires juridiques, avec le mandat de «se limiter aux seules modifications rendues absolument nécessaires» par un arrêt de la Cour européenne des droits de l'homme de 1994.

La commission précitée a rendu son rapport (*Feuille fédérale* 2009 pp. 6843 ss), suggérant de modifier l'article 160 du Code civil suisse. Les fiancés pourraient choisir le nom de la femme comme nom de famille et, dans ce cas, le fiancé pourrait porter les deux noms (Albert Milliquet et Julie Bolomey choisissent «Bolomey» comme nom de famille, y compris pour les enfants, le mari pouvant s'appeler Albert Bolomey ou Albert Milliquet

Bolomey). L'égalité entre les sexes serait ainsi respectée, mais le régime actuel subsisterait pour le surplus.

Notons que l'ordonnance fédérale sur l'état civil, modifiée à la suite de l'arrêt européen de 1994, permet déjà d'opter pour un tel système. La règle passerait désormais de l'ordonnance à la loi.

Le Conseil national vient d'accepter ce changement modeste, au grand désappointement des féministes et d'une partie de la gauche, qui tenaient à une réforme plus ambitieuse (24 heures du 11 décembre 2009).

Pour notre part, nous nous réjouissons du fait que le principe de l'unicité de la famille l'ait emporté sur celui de l'égalité. On peut penser que le Conseil des Etats, qui doit encore se prononcer, entérinera la modification proposée, et fera ainsi prévaloir la voix de la sagesse.

ANTOINE ROCHAT

La disparition des langues

Dans un livre d'entretien, paru récemment aux Editions Capricci, le cinéaste allemand Werner Herzog parle d'un projet qui lui tient à cœur, un projet à long terme: «La réalisation d'un film sur les langues qui sont en train de mourir, les langues dont il n'existe plus aujourd'hui qu'un seul représentant.» Plus en avant, il poursuit: «L'opinion publique – je parle de la perception la plus commune – s'inquiète constamment de la disparition ou de la diminution du nombre de baleines ou de léopards des neiges, de la disparition de certaines fleurs de la surface de la terre. Mais je n'entends personne s'exprimer publiquement sur la disparition des cultures et des langues humaines.»

Une langue n'est pas un simple outil de communication. Elle entretient des liens profonds avec son passé. Elle est une manière spécifique de voir le monde. Elle se forge dans la relation qu'elle nourrit avec l'endroit, le pays, où habite le peuple qui la parle. La topographie, les conditions météorologiques, les saisons, la vie sociale, les mœurs, les croyances, les liens familiaux, les métiers, les conditions économiques, tout cela constitue la base de son développement. Toute langue est une façon organique et unique de voir le monde. Quand elle n'est plus transmise aux nouvelles générations, elle se met en danger d'extinction.

Pourquoi les langues disparaissent-elles? Le linguiste Claude Hagège s'est penché sur la question. Les raisons sont nombreuses: la précarité des langues parlées par de petites communautés, le pouvoir de nivellement qu'exerce la présence d'une langue dominante, instaurant une sorte de bilinguisme forcé, le saccage de la forêt qui disloque la vie des populations primitives, l'expansion de la société industrielle, la mondialisation et la diffusion planétaire de l'anglais. Son excellent *Dictionnaire amoureux des Langues* offre à ce sujet un véritable florilège des langues en difficulté. On y trouve des exemples de tous les continents (cf. le chapitre *Langues en danger*).

La menace ne pèse cependant pas que sur des langues exotiques et minoritaires. Elle concerne aussi le français,

l'italien, l'allemand, et d'autres langues européennes, des langues qui ne sont pourtant pas en danger de mort. La pression de la modernité favorise une anglomanie de plus en plus aiguë. Dans certains pays, les parents refusent même de parler et de transmettre leur langue maternelle de peur de compromettre l'accès à une bonne carrière professionnelle de leurs enfants. Hagège dénonce «cette haine de soi et de sa propre langue» qui frappe encore plus les émigrés alors que conserver les liens avec la culture et la langue d'origine n'empêche jamais une assimilation réussie. Le linguiste français parle de «suicide linguistique», une véritable maladie qu'il s'agit de combattre, et donne des exemples d'ethnies qui résistent contre la pression des langues plus répandues qui les cernent, grâce à leur «enracinement dans une identité», défilant ainsi «les dangers de dissolution.»

La mondialisation résulte pour une large part de la volonté de domination économique et politique du monde anglophone. L'imposition de la langue fait partie des moyens d'asseoir cette domination. Dans ce contexte, il n'est guère étonnant que l'Europe unie n'insiste pas spécialement pour faire apprendre les langues. Les bureaucrates de Bruxelles ne font aucun effort pour respecter l'autre dans sa culture et dans sa langue. Mais comment peut-on communiquer dans ces conditions? On parle d'Europe unie, mais avec ce *broken english*, l'unité n'est pas pour demain, et c'est tant mieux.

La vraie menace ne vient pourtant pas de l'anglais. Elle ne vient pas de l'extérieur. Elle est interne et c'est justement pour cela qu'elle est d'autant plus redoutable. D'après François Taillandier, de profondes transformations générales ont bouleversé le rapport traditionnel de l'homme à sa langue. Dans son livre *Une autre langue*, l'essayiste et romancier explique que la finance et le mercantilisme mondiaux «ont pour caractéristique, sinon pour objectif, la délocalisation et le déracinement de tout le monde et de tout.» Il poursuit: «La réussite dans ce monde-là résultera d'une aptitude permanente à être un émigré heureux. La nos-

talgie n'est pas une valeur à la hausse; on est prié d'aimer l'exil.» On s'imagine sans peine que l'émigré heureux ainsi décrit, le touriste perpétuel, n'aura que faire de la multitude des langues. N'ayant plus d'attaches ni avec un pays ni avec une langue en particulier, il se contente volontiers d'un *broken english*, cette communication débile, cet anglais véhiculaire, «l'anglais d'aéroport».

Deux idées opposées s'affrontent à l'intérieur même des sociétés occidentales: d'une part, la langue considérée comme construction historique et philologique, et, d'autre part, la langue de la consommation. La première est une forme culturelle; elle entretient «des liens avec la profondeur d'une civilisation». La deuxième se veut un instrument neutre, «de pure transparence et de pure circulation». Le grand bouleversement, selon Taillandier, c'est que la langue de la consommation rompt complètement avec la langue historique dont elle est le hideux avorton. Il y a donc coupure avec l'héritage de notre passé. Il

y a coupure, refus du passé et régression. La langue cesse d'être consciente d'elle-même, de ses règles, de la richesse de son lexique et de la finesse de son expression; elle cesse d'être consciente de sa littérature et de sa poésie; elle cesse de constituer l'espace et le temps intérieurs dont l'homme a besoin, la richesse d'une vie intérieure, laquelle ne se construit que dans l'écart d'avec le monde, et dans la conscience qu'on a de soi-même.

Taillandier explique que la langue de la consommation réduit la parole à l'oralité, c'est-à-dire à une espèce d'expression verbale approximative, primaire et déstructurée, un bégaiement imitatif, onomatopéique et puéril. En effet, au train où vont les choses, on sera bientôt obligé d'admettre que certaines espèces d'animaux, comme le chimpanzé et le dauphin, disposent de moyens de communication supérieurs en complexité à l'humanoïde urbain, tout juste capable d'énumérer peut-être deux cents mots.

LARS KLAWONN

Juvenilia XCVI

Félix, dix-sept ans, aspire à un apprentissage dans une banque. Il me présente, pour ultime correction, une lettre de motivation soignée qui lui a donné pas mal de fil à retordre, car ce n'est pas un foudre de guerre, ni en orthographe, ni en rédaction. Ce bel effort est pourtant entaché d'une surprenante négligence, une seule: «Je suis une personne agréable, travailleur, ponctuel, persévérant, attentif.»

– Votre lettre est engageante, mais vous auriez pu faire attention aux accords des adjectifs: «Travailleuse, ponctuelle, persévérante, attentive.» Corrigez ça et bonne chance pour la suite.

Au lieu de se frapper le front et de remédier prestement à son étourderie, Félix reste quelques secondes songeur et déclare, renfrogné:

– Ça ne me plaît pas du tout de mettre ces adjectifs au féminin.

– Il s'agit bien de vos préférences! Vous devez vous plier aux règles d'usage!

– Je ne veux pas qu'on me prenne pour une fille.

– Seuls les ignorants, qui ne savent pas que «personne» est un nom commun féminin, pourront confondre; mais soyez sans crainte, ils ne sont pas nombreux. Avez-vous déjà entendu quelqu'un dire «un personne»? Soyez raisonnable: vous n'allez pas manquer une place d'apprentissage à cause d'un caprice grammatical!

Mais il est vain d'insister: cette grammaire-là choque la morale de Félix qui refuse d'être un transsexuel sur le papier:

– Vraiment, vous ne pouvez pas m'arranger la phrase pour que les adjectifs soient au masculin?

– Ecrivez, par exemple: «Les gens qui me connaissent m'estiment agréable, travailleur, ponctuel, persévérant, attentif.»

– Parfait. Merci.

J.-B. ROCHAT

Aspects de la vie vaudoise

Jean-Jacques Hauswirth ou la passion du découpage

(fm) On ne sait finalement pas grand-chose de ce Bernois, né il y a deux cents ans dans le Saanenland, et qui vécut dans le Pays-d'Enhaut comme ouvrier agricole jusqu'à sa mort dans la misère en 1871 et qui s'adonnait avec talent à l'art du découpage dont il est devenu, sans le savoir, la référence. A l'occasion de ce bicentenaire, une exposition lui est consacrée dans sa patrie d'adoption, avec plus de cinquante œuvres, la plupart inédites, car provenant de collections privées. Pour marquer cet anniversaire, le livre *Les découpages du Pays-d'Enhaut et du Saanenland* écrit par Claude Allegri a été réédité avec une iconographie entièrement revisitée. [*Jean-Jacques Hauswirth, artiste paysan, découpeur de génie*, Château-d'Oex, Musée du Vieux Pays-d'Enhaut. Jusqu'au 25 avril 2010, du mardi au dimanche de 14h à 17h]

Yverdon à la fête

(fm) 2010 marquera les 750 ans de la fondation, par Pierre de Savoie, de la cité du Nord-Vaudois. Manifestations, concerts et spectacles divers seront au menu de cette commémoration. A voir

dès maintenant et jusqu'au 14 mars dans la salle des expositions temporaires du Château, l'exposition «Yverdon et son château au fil du temps». Elle présente une cinquantaine de toiles, gravures, dessins et photos, disposés de telle façon qu'ils permettent au visiteur de se balader dans le temps à travers les divers quartiers du centre historique de la ville. Autre intérêt de cette exposition: la majorité des œuvres ont été prêtées par des privés et n'ont donc jamais été montrées au public. [Du mardi au dimanche de 14h à 17h]

Par ailleurs, et pour continuer sur le fil de l'histoire, les Amis du Musée d'Yverdon et région publient la plaquette *Yverdon-les-Bains. Une ville neuve de 750 ans*. En une trentaine de pages sont présentées les époques savoyarde, bernoise et industrielle. «L'idée est d'expliquer à un large public l'origine de quelques éléments de référence qui marquent encore la ville aujourd'hui», précise l'historien Patrick Auderset (24 heures du 11.12.2009).

L'office du tourisme de la Riviera récompensé

(fm) Dans un domaine bien différent, nous pouvons adresser nos félicita-

tions au Montreux-Vevey Tourisme (MVT) qui vient de décrocher la plus haute distinction de la branche, le Milestone, Oscar du tourisme suisse, dans la catégorie «Projets remarquables». Le MVT est le fruit de la fusion, il y a neuf ans, des offices du tourisme de Montreux et de Vevey, il réunit 23 communes entre Villeneuve et Lutry et emploie 40 personnes. «Cette coopération confère de nouveaux atouts à toute la région et fait figure d'exemple pour la Suisse entière», peut-on lire dans le libellé du prix.

A la découverte des anciennes galeries des mines de sel

(pgb) La Saline de Bex vit aujourd'hui de l'exploitation du sel, mais aussi du tourisme à travers les nombreuses visites qui y sont organisées. On connaît bien les quelques kilomètres aménagés pour le public, balisés, éclairés et atteignables par le petit train minier. Il vaut la peine de rappeler qu'il est aussi possible, pour des groupes, de découvrir les anciennes galeries hors du circuit traditionnel. Sous le nom de «TrekMines Aventure», plusieurs parcours sont proposés avec des longueurs et des difficultés variables.

Le premier samedi de décembre, à l'occasion de la fête de sainte Barbe – patronne des mineurs, mais aussi des artisans, des artificiers et d'autres métiers exposés aux dangers du feu et de la foudre –, l'un de ces parcours était ouvert aux visiteurs individuels. Après une brève montée dans la forêt, accompagné de guides, équipé d'un casque et d'une lampe frontale, on a pénétré dans les couloirs étroits et obscurs de l'étage du Coulat, creusés au XVIII^e siècle. Pendant environ trois heures, on a déambulé au cœur de la montagne, en traversant des secteurs d'exploitation de diverses époques, témoins du travail pénible de générations de mineurs. La visite s'est terminée par la délicate descente du «Grand escalier», étroit boyau de 734 marches ramenant les visiteurs-troglodytes dans la zone éclairée où une raclette leur fut servie dans l'accueillant restaurant souterrain du Dessaloir.

[Tout au long de l'année, le parcours «TrekMines» le plus facile est ouvert aux groupes de 20 à 35 personnes, contre une dizaine environ pour les circuits plus longs ou difficiles; renseignements sur: www.mines.ch]

Sandor Marai: Mémoires de Hongrie

Le rapport à la langue

Sandor Marai, écrivain hongrois (1900-1989), est l'auteur d'une œuvre importante, comprenant des romans d'une psychologie profonde et parfois difficilement accessible (*Les Braises*, *Divorce à Buda*), et des récits, souvenirs, jugements, sur l'époque qu'il a traversée et dont il fut témoin et victime. Sa vocation d'écrivain lui fait vouer un respect sans pareil à l'authenticité de la langue, et son expérience de la vie sous l'occupant nazi puis communiste l'a rendu intolérant à toute forme de mensonge officiel. Exilé à Paris après la guerre, il ressent la même aversion pour le langage convenu et trompeur qui règne en politique et dans le domaine des lettres et des beaux-arts.

La langue: une patrie

Ses *Mémoires de Hongrie* embrassent la période qui fut cruciale pour toute son existence civile, familiale et professionnelle, soit de 1944 à 1948, court laps de temps rempli d'événements décrits dans un langage précis et sans faiblesse, avec gravité et parfois avec la cocasserie du tragique, par exemple dans le comportement totalement aléatoire et irréel de soldats russes. Mais ce qui nous intéresse ici chez cet écrivain, c'est sa relation à la langue, à l'écriture; relation au hongrois d'abord, avec cette particularité que cette langue est isolée en Europe et dans le monde:

«Une langue que, parmi les milliards d'habitants de notre planète, seuls dix millions d'individus comprennent et une littérature qui, prisonnière de cette langue, n'avait jamais réussi – malgré les efforts héroïques de plusieurs générations – à révéler au monde sa véritable essence. Mais cette langue et cette littérature représentaient pour moi la vie, dans toute sa plénitude. Car c'est uniquement en cette langue que je puis exprimer ce que j'ai à dire. (Et c'est seulement en elle que je puis taire ce que je veux passer sous silence.)» Ailleurs, il affirme aussi «la certitude que ma seule "patrie" est la langue hongroise.»

Comme beaucoup d'autres auteurs parmi ses compatriotes, il se sent un devoir de travailler, d'enrichir et de perfectionner son parler maternel. Il nous présente une série importante de biographies de ses devanciers ou contemporains, qui ont énormément lu, traduit et vulgarisé des récits, contes ou même traités savants des littératures actuelles ou classiques:

«La lecture constituait pour eux un exercice obligatoire, une tâche plus importante même que l'écriture, car leur langue, le hongrois, ne s'était pas encore déposée dans la conscience littéraire, pour s'y fixer avec la même stabilité que l'allemand, l'italien ou le français, capables, en outre, de puiser dans leurs sources, le germanique commun, le latin ou le vieux slave. La langue hongroise, elle, n'était pas encore établie ni cataloguée. Elle s'était nourrie, durant des centaines d'années, d'emprunts parfois étrangers à son esprit. [...] il fallait parachever la "conquête de la patrie" en créant une langue, dont la clarté et la force expressive devaient donner tout à la fois un sens au paysage, au bétail et à l'homme.»

Une attention particulière est apportée aux traductions pour préserver le mystère propre à la langue réceptive:

«Traduire, c'est aussi déchiffrer un message codé, car la langue que l'on traduit s'introduit avec tous ses tics et ses grimaces, et ce code-là est intraduisible. L'étranger, écrivain ou touriste, croit s'être familiarisé avec une langue étrangère, s'imagine s'être approprié ses secrets et pouvoir prononcer impunément quelque phrase anodine du genre: "Ce matin, je suis allé en ville", sans se douter que le natif entendra peut-être quelque chose comme: "Aux aurores, je me rendis aux remparts", et accueillera cette phrase avec un sourire aussi poli qu'embarrassé.»

Privé d'un public large, à l'instar de ses collègues des pays voisins, l'écrivain hongrois vivait dans une misère proverbiale:

«La performance d'un poète qui, grâce à son travail, parvenait à acheter une modeste villa à Buda se révélait proprement stupéfiante. C'était comme si l'on avait appris qu'un moine franciscain vivant de mendicité jouait secrètement en Bourse, et quelquefois avec succès.»

La misère de l'écrivain hongrois ne tenait pas seulement à la rareté de clients capables d'acheter des livres, mais plus encore à l'absence de lecteurs, et de lecteurs actifs, de ceux qui participent à la critique, à la réception publique de nouvelles œuvres et les font vivre:

«Pour que son oeuvre reste vive, l'écrivain doit savoir qu'il existe quelque part – dans le présent ou l'avenir – un Lecteur, cet étrange personnage dialectique, à la fois allié et adversaire, qui stimule son partenaire en même temps qu'il le conteste [...] l'écrivain a besoin de voir de tels visages ailleurs que dans ces parcs d'attraction que sont les "soirées de rencontre avec les auteurs" [...] L'œuvre littéraire transcende toujours son auteur et sa façon de s'exprimer, elle est avant tout une manière de climat qui émane d'elle et qui la fait vivre; sans ce climat, le livre ressemble à ces astres refroidis, privés d'atmosphère, qui scintillent encore, mais dont toute vie est absente.»

La langue crée le mythe

Après la Première Guerre mondiale, Marai avait fait un séjour d'études à Paris qui était, pour beaucoup d'étudiants et d'artistes, un lieu prestigieux, capitale intellectuelle et artistique de l'Europe. Ses souvenirs lui permettent de brosser des tableaux de la faune haute en couleurs qui s'y trouvait pour travailler, rencontrer le monde ou se faire connaître de lui:

«La table voisine de la mienne était occupée par Unamuno qui avait peur de la mort et qui haïssait Primo de Rivera, ici traînaient Derain et Picasso, dont le nom était à peu près inconnu, même des spécialistes. Ici trônait, tous les soirs, avec une dignité tenant à la fois du croupier et du prêtre païen, muni de son éternel monocle, Tristan Tzara, le créateur de Dada. Ici circulait, avec son masque à la Buffalo Bill, Ezra Pound, le poète américain à la barbe rousse, ce quaker venu en Europe après la Première Guerre mondiale et se déclarant "humaniste", parce que, disait-il, l'histoire est faite par les hommes. [...] Son éternel sourire était celui d'un maniaque que guettait la démence. [...] Il citait souvent la phrase d'un vieux lettré chinois selon lequel «le

poète qui se sent incapable d'exprimer son "message" en douze vers ferait mieux de ne jamais écrire». [...] Bien que ses connaissances linguistiques fussent quelque peu lacunaires, il s'obstina pourtant à traduire les langues les plus diverses. L'hébreu, le chinois, le latin, le grec ou même le provençal, tant il était persuadé que toutes les littératures forment une seule unité cohérente, et que notre époque, avec ses possibilités inouïes d'entrer en contact avec l'Univers, était particulièrement stimulante pour les écrivains. [...] C'est ici que les jeunes écrivains américains ingurgitaient de l'alcool à bon marché: Fitzgerald, Faulkner et Hemingway, avec sa moustache en forme de brosse à dents, et bien d'autres qui avaient fui le désert de l'Amérique mercantile et pseudo-puritaine pour venir à Montparnasse où, dans le séminaire improvisé de Gertrude Stein, ils apprenaient que la littérature était un Verbe – un verbe qu'il fallait répéter pour lui conférer du rythme, donc de l'énergie (était-ce le tam-tam de la musique nègre?) [...] Au lendemain de la Première Guerre mondiale, tous les écrivains, tous les artistes, conscients du fait que le monde auquel ils s'étaient adressés et en qui ils avaient eu foi avait cessé d'exister, furent pris d'une immense nostalgie d'appartenance, et la "Gauche" représenta alors pour eux un royaume utopique auquel ils pouvaient encore adhérer (comme de nos jours, d'ailleurs). C'est ici que titubait Joyce, s'appuyant sur sa canne, à moitié aveugle, sans ressources, Joyce qui faisait exploser les mots et les concepts, à défaut de pouvoir détruire autre chose. [...] Plus tard, Pound retourna en Italie, dont il vanta la pauvreté "digne et respectable" dans une lettre à Miss Monroe, son éditeur, alors qu'en Amérique la pauvreté était "méprisée et continuellement rabaissée". C'est à Montparnasse qu'il avait compris ceci: en Amérique, la pauvreté ne représentait pas seulement une situation sociale défavorable, mais elle était considérée comme une attitude antiaméricaine – les pauvres étaient punis par la société, ne serait-ce que par le chèque que les organismes chargés de veiller à leur bien-être leur attribuaient tous les mois. (Était-ce là la façon "made in USA" de condamner la pauvreté?)»

Après le mythe: le mensonge

Comparant cette génération passée avec celle qu'il côtoyait en 1947, Marai ressent une impression de vide. Malgré leurs excentricités, l'absence de toute grande œuvre, ces anciens ont cru à quelque chose qui reste, à une «mission», à une révolte contre toutes les formes sclérosées, en littérature, dans les arts, dans la société. Mais à ce jour, on ne voit pas de révolte contre l'ignominie et les horreurs de la Seconde guerre mondiale. Pour qui les a vécues et continue à les vivre dans un pays soumis à une dictature écrasante et infantilissante (et, pour Marai, né en Haute-Hongrie, province vidée de ses habitants autochtones et «donnée» à la Tchécoslovaquie contre tout sentiment national par un «échange de populations» inhumain), c'est un non-sens et une injustice qui n'éveillent pas d'intérêt chez les intellectuels parisiens. Ils veulent se persuader que leur pays traverse une crise passagère, que de nou-

velles institutions européennes se mettent en place et vont créer un nouvel ordre où la France aura sa place comme auparavant. Mais petit à petit grandit la certitude que les équilibres ont changé, que le rôle de l'Europe dans le monde a franchi l'Océan, sans qu'on puisse être sûr que l'Amérique soit apte à le reprendre. Par-dessus tout se fait jour la conscience que le mensonge pourrait la société tout entière.

«Oui, on avait menti en Europe, sans cesse, sans sourciller, sans la moindre gêne. Presse, radio, édition, publications avaient exhalé l'air empoisonné du mensonge, semblable à ces émanations toxiques qui, en s'échauffant, finissent par mettre le feu au fumier. L'Occident se mentait à lui-même et mentait au monde. [...] Ce que l'on appelait "arts" était également devenu une imposture. En effet, l'Occident n'attendait plus des arts quelque vision susceptible de façonner la réalité et de stimuler la créativité, mais des articles de consommation destinés aux masses, quelques rossignols politico-commerciaux faciles à brader. Tout en pérorant sur les droits de l'homme, l'Occident avait toléré que des régimes fondés sur l'oppression et l'avilissement des masses prospèrent et développent leur puissance. L'Occident mentait oralement et par écrit – et mentait aussi par le truchement de la musique, dont il avait banni l'harmonie et la mélodie pour les remplacer par des miaulements convulsionnels, hystériques, voire épileptiques. Bref, l'Occident qui, dans la misère des années de guerre, m'était apparu comme un Samaritain sauveur, mentait sur toute la ligne.»

Il ne restait qu'à quitter Paris pour retourner à Budapest et essayer d'y vivre en gardant ses exigences de qualité et d'honnêteté de l'œuvre littéraire entreprise. Mais il n'est pas besoin de longues expériences pour comprendre que la chose est impossible:

Le mensonge despotique

«Faisant autorité, quelques esthètes marxistes – semblables à ces prélats bénissant les filles travaillant dans un bordel – affirmaient qu'il convenait désormais d'apprécier les œuvres littéraires selon de nouveaux critères. Certains individus sans talent qui, n'ayant jamais rien publié, n'avaient jamais fait preuve de la moindre compétence en la matière, ni de cette volonté – parfois héroïque – nécessaire à la création d'une œuvre, fût-elle imparfaite, vilipendaient avec la plus grande impudeur les vrais créateurs. Nul ne leur demandait de quel droit ils osaient s'ériger en juges, nul n'évoquait même la question de la responsabilité dans le domaine de la critique littéraire.» [...]

«Cependant, pour faire preuve de leur bonne foi et de leur spontanéité, les communistes avaient besoin de quelques critiques anodines, dépourvues de malice. Ce fut le moment où je compris qu'il me fallait quitter ce pays, non seulement parce qu'on ne me permettait pas d'y écrire librement, mais surtout parce que je n'avais même plus le droit de me taire librement.»

Le départ définitif se fera par l'intermédiaire de la Suisse, où Marai est invité opportunément pour un colloque, puis pour les États-Unis.

Revue de presse

Lausanne n'est pas très loin de Genève

La République et Canton du bout du Lac a renouvelé récemment son gouvernement et refilé à une nouvelle élue libérale, Mme Isabel Rochat, le dicastère de la police dont personne ne voulait. M. Pascal Décaillet revient sur cette affaire dans *Le Nouvelliste* du 4 décembre («Genève: la patate chaude») relevant qu'à partir de 1993 les ministres successifs, radical, libéral ou socialiste, n'ont pas réussi à diriger convenablement ce département:

[...] Dès lors, la police genevoise, au fil des ans, a pris ses habitudes. A sentir la vacance, ou tout au moins le flottement, du pouvoir politique, la tentation de s'autogouverner est grande, les gardes prétoiriennes d'Empire l'éprouvaient déjà. A quoi s'ajoutent de sourdes rancœurs, jamais vraiment dissipées, autour de dizaines de milliers d'heures supplémentaires non payées, pour ne prendre qu'un exemple. Bref, la police genevoise, dont il faut rappeler au passage qu'elle accomplit sa tâche à satisfaction, a besoin d'un pouvoir politique qui à la fois l'encadre et la compréhende. Ça n'est pas donné à tout le monde. [...]

L'auteur décrit bien les dangers qui menacent une police lorsque le pouvoir politique n'est pas à la hauteur. Les

mauvais exemples étant contagieux, les Vaudois devraient se souvenir que Genève n'est pas très loin de Lausanne.

E. J.

Etrange aboutissement de Mai 68

Che Guevara et Marx sont utilisés aujourd'hui pour faire de la publicité pour une auto: c'est ce que nous apprenons en lisant l'article de M. François-Xavier Putallaz («Marx vaut bien une voiture», *Le Nouvelliste* du 10 décembre):

[...] Comment est-ce possible qu'on en vienne à récupérer les extrémistes dans la plus ultra-conformiste des pubs pour une voiture? [...]

La génération de Mai 68, sous prétexte de révolte libertaire, a finalement favorisé le plus puissant individualisme de la jouissance que l'histoire ait connu. Qu'est devenue la pensée de gauche soixante-huitarde? Elle s'est muée en son contraire logique, puisqu'elle a servi l'idéal individualisant et consumériste: le «jouir sans entraves» s'est réalisé dans la consommation immédiate et effrénée. Sous couvert d'une critique de la société capitaliste, la pensée 68, se réclamant de Marx et du Che, n'a fait qu'y inciter comme jamais auparavant.

Il n'y a donc aucun paradoxe à ce que les vendeurs d'une voiture (roumaine et créée en 1968!) paient le prix fort pour une page publicitaire, instrumentalisant les visages barbus les plus mythiques de la gauche révolutionnaire. [...]

Pas étonnant aussi quand on sait qu'un grand nombre de soixante-huitards ont accompli les carrières les plus bourgeoises, avec tout ce que cela comporte de course aux places et au profit, tout en conservant dans leur langage un vernis soixante-huitard.

E. J.

Immobilité douce

La concession d'exploitation de la vieille télécabine d'Isenau échoira à fin 2011 et des promoteurs argentés, déjà propriétaires des installations de remontées mécaniques du Meilleret (en direction du domaine skiable de Gryon-Villars) et d'Isenau, ont soumis à enquête publique un plan d'affectation prévoyant l'aménagement à leurs frais d'une télécabine reliant les Diablerets au col du Pillon, avec arrêt à Isenau. Des opposants, au premier rang desquels le WWF, Pro Natura et un particulier, ont manifesté leur intention de recourir jusqu'au Tribunal fédéral si nécessaire. Constatant que le plan partiel

d'affectation ne pourrait être validé avant 2012, les promoteurs ont renoncé à leur projet. Cela inspire à l'éditorialiste de *24 heures* du 11 décembre les réflexions suivantes:

Ce coup d'arrêt signifié à la société (promotrice) reste symptomatique d'une fracture bien connue. D'un côté les «pro», ravis de cette pluie de millions providentielle. De l'autre, les «anti», suspicieux à l'encontre de ces investisseurs venus d'ailleurs (de Genève et de Norvège, réd.) [...] Entre la préservation légitime de la nature, le respect des intérêts particuliers et le souci de garantir la viabilité et le développement des sites touristiques, il existe forcément un juste milieu... Faudra-t-il attendre un désengagement complet (des promoteurs) pour comprendre que la survie d'une économie locale passe aussi par une certaine forme de pragmatisme? Et que les Alpes vaudoises auraient bien besoin d'un grand projet pour pouvoir continuer à rivaliser en dynamisme avec d'autres stations alpines, dont celles du Valais?

Certains Ormonans espéraient un développement du câble; ils vont vers la régression durable. Dommage!

Ph. R.

Légèreté

Il y a un mois, quarante députés du Forum interparlementaire romand sont allés observer le fonctionnement du Parlement européen et celui de la ville de Strasbourg. A leur retour, la présidente du Forum, la députée socialiste vaudoise Fabienne Freymond-Cantone, a déclaré (*24 heures* du 24 octobre dernier): «Ce que j'en ai retenu, c'est que nos communes et même nos cantons sont dépassés. Il faut réfléchir en termes d'agglomérations, de régions. En Alsace, la Communauté urbaine de Strasbourg et la ville de Strasbourg ont une administration commune. Et ils gagnent un temps fou.» Le journaliste, M. Vincent Maendly, lui demande alors si la démocratie n'est pas perdante dans cette accélération des opérations. Réponse: «Sans doute et (? réd.) il est clair que nous sommes très attachés à cette démocratie. Mais elle pose problème lorsque des projets qui concernent toute une région [...] peuvent être bloqués par le vote d'une seule commune.» Elle ajoute, pour calmer les scrupules démocratiques de son vis-à-vis: «Ce qu'il faudrait, c'est insuffler davantage de démocratie dans les 4^e et 5^e pouvoirs que sont l'intercommunalité et l'intercantonalité, en créant des Conseils régionaux comme en France par exemple.» Bien entendu, «à terme, les 1^{er} et 2^e pouvoirs, communes et cantons, devraient ensuite disparaître.» Par «davantage de démocratie», M^{me} Freymond-Cantone entend probablement davantage d'élections, de

discours à faire, de sièges à occuper et de jetons à toucher.

M^{me} Freymond-Cantone veut donc remplacer les communes par l'intercommunalité. Fait-elle allusion à des fusions, à des mises en réseaux ou à d'autres notions plus «audacieuses» encore? Elle ne juge pas utile de préciser.

Elle veut aussi supprimer les Etats cantonaux, Vaud, le Valais, Genève, Fribourg, Neuchâtel, le Jura, leurs richesses propres, leurs traditions et manières de vivre, leurs histoires si diverses, leurs mentalités pour leur substituer une intercantonalité indéfinissable: on remplace des réalités séculaires par des abstractions vagues et on a le sentiment de progresser dans la maîtrise des choses.

Pourquoi ces suppressions? Pour aller plus vite, répond-elle. La vitesse est-elle vraiment un critère en matière institutionnelle? En fait, il s'agit d'éviter les difficultés que créent les communautés telles qu'elles existent. Leur lourdeur, leurs résistances, qui ne sont que l'expression de leur volonté de vivre, impatientent l' élu qui voudrait bien attacher son nom à quelque grande réforme. Les agglomérations et les régions, pense-t-elle non sans raison, résisteront moins à la dernière mode que les communes et les cantons.

M^{me} Freymond-Cantone fonde ses nouvelles certitudes fondamentales sur une visite de quatre jours dans une ville et un pays complètement différents des nôtres, où elle a eu l'occasion, entre deux bamboches et trois visites de musées, d'entendre un attaché de presse vanter les réussites locales dans un discours de cantine propre à épater le bourgeois provincial.

Disproportion totale entre les bouleversements institutionnels proposés et les motifs allégués, refus de considérer les dégâts prévisibles, désinvolture à l'égard des réalités communales et cantonales: au sens strict, le discours de cette députée est à la fois scandaleux et débile. On nous assure qu'elle ne l'est pas. C'est donc le régime lui-même qui parle par sa bouche. Est-ce plus rassurant?

D.

La Nation sur Facebook

On commence par s'écrier: «Ça, jamais!» Et puis, un jour, on se dit: «Après tout, pourquoi pas?...» Le site internet *Facebook* est aujourd'hui un phénomène de société, éphémère peut-être, sans doute critiquable (davantage sur l'usage que certains en font que sur l'outil lui-même, qui est intelligemment conçu), mais qui met en contact quotidiennement de très nombreuses personnes. Des lecteurs et même des rédacteurs de *La Nation* y possèdent leur page personnelle, chacun avec son réseau d'amis et de connaissances. Alors pourquoi ne pas en profiter pour promouvoir ce que nous écrivons?

Un groupe intitulé «Je lis *La Nation*» y a donc été créé. Une cinquantaine de personnes en sont déjà devenues membres, dont certaines ne partagent sans doute pas toutes nos idées; peu importe: en rejoignant ce groupe, elles attestent qu'elles trouvent de l'intérêt à nous lire régulièrement.

Sur la page principale du groupe (le «mur», dans le jargon de *Facebook*), lors de chaque parution de *La Nation*, nous signalons l'un ou l'autre article susceptible d'intéresser de nouvelles personnes. Ces «accroches» – qui renvoient directement à notre site internet où l'article en question est publié *in extenso* – sont visibles par les membres du groupe et par leurs amis. On procure ainsi une certaine «publicité internautique» (évitons le fâcheux anglicisme *buzz!*) à quelques bons articles afin de rappeler *urbi et orbi* que *La Nation* existe et qu'il est indispensable de s'y abonner si l'on veut pouvoir en profiter de manière optimale.

Si par hasard vous êtes sur *Facebook*, n'hésitez pas à rejoindre le groupe «Je lis *La Nation*» et à partager avec vos amis les annonces qui y sont publiées.

P.-G. B.

Un concordat contre les hooligans

Selon le dictionnaire, un hooligan (ou hooligan) est un jeune asocial qui exerce la violence ou le vandalisme dans des lieux publics ou lors de rencontres sportives.

Pour lutter contre ce fléau des temps modernes (l'histoire a aussi connu ses vandales), la Conférence des chefs de départements de justice et police a adopté, le 15 novembre 2007, un «concordat instituant des mesures contre la violence lors de manifestations sportives».

Ce concordat remplace des mesures provisoires du droit fédéral (loi instituant des mesures visant au maintien de la sûreté intérieure, LMSI), adoptées en vue du championnat d'Europe de football 2008 et dont la base constitutionnelle était plus que douteuse. Le nouveau texte entrera en vigueur le 1^{er} janvier 2010.

Rappelons que ce concordat, comme d'autres du même genre, est

un contrat entre cantons, qui a notamment pour effet d'éviter le transfert d'une compétence à la Confédération, en l'occurrence dans le domaine de la lutte contre le hooliganisme.

Le 30 septembre dernier, dix-sept cantons avaient déjà ratifié le texte. Le Canton de Vaud l'a fait par un décret du Grand Conseil du 3 novembre 2009. Deux semaines plus tard et dans la foulée, les députés vaudois ont adopté une loi cantonale d'application du concordat. Le décret et la loi sont actuellement dans le délai référendaire.

Cette affaire prouve, s'il était besoin, la capacité des cantons helvétiques à régler entre eux un épineux problème de société, sans nécessité d'un transfert de compétence à la Confédération. Les hooligans auront servi à rappeler les vertus du fédéralisme!

A. R.

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne